

Rennes, le 20 Novembre 1914.

M. Mary

Monsieur le Patronnet,

Mais je m'excuse de vous écrire sur ce chiffon de papier? Autant vaudrait vous dire que je suis soldat et que je n'ai pas tout ce que je désire

Si j'avais, je vous dirais même que je n'ai presque rien de ce que je désire

Il y a longtemps que je me promettais de vous donner de mes nouvelles et c'est à peine si j'ai pu, à la faveur de plusieurs semaines de repos forcé, vous adresser une méchante carte, dans le courant d'octobre - - ! Et sans doute parce que je m'étais promis d'assister à toutes les phases de la Victoire, ayant subi les attitudes douloureuses de la Défaite, voilà que je suis 'éloigné' encore de la ligne de feu! Éloigné pour toujours?

- je ne veux pas le croire. Une balle
dans la jambe eût si peu de
chose, que l'az a presque perdu
d'avance une belle blessure - et
j'espere fermement que dans quelques
jours je pourrai rejoindre mon
Dépôt et repartir défendre cette
Belgique si glorieuse aujourd'hui,
et que nous n'aurons fait connaître
l'az dernier, si gai, si accueillant.

C'est en Belgique que nous
régiment se trouve actuellement; aux
environs d'Ypre. Il a pris part
à la défense de cette adorable petite
ville et c'est précisément dans
une de ces mêlées atroces qui surviennent
les attaques allemandes dans la région,
que j'ai été frappé comme tant
d'autres. J'aurais ainsi fait les
deux campagnes de Belgique: la
première, celle du mois d'Août, si
douloureuse, et celle-ci, si
peu, mais si reconfortante!

J'ai vécu de heures poignantes
durant la retraite de Charleroi;
mais j'ai participé à la bataille

de la merne et à celle de l'Asne,
et c'est ma Casrolahay. J'ai
voulé devant ces Baudits, mais il
ont fui devant moi -- quand il
auraient fui un peu plus tard, nous
serions quittes -- Cela ne saurait
tarder; vous pouvez en être assuré,
monieur le Batonnier. Jamais mes
camarades et moi n'avons eu plus
de confiance en nous qu'au cours
de cette bataille du hard; jamais
nous n'avons eu au point au
nous l'avons, le sentiment de notre
supériorité. Le jour où l'offensive
générale sera ardonnée, j'ai la
certitude qu'elle sera irresistible.
Si vous savez comme chacun de nous
l'appelle de tous ses forces!

Je pense, monieur le Batonnier,
que vous avez dû avoir des nouvelles
de tous mes amis du Palais et je
veux croire que presque tous ont
eu jusqu'à ce jour, autant de
chance que moi. Je dis "presque
tous". Hélas! je ne peux pas dire
"tous". La Grande douleur m'était

reserve, d'appréhender par le journal,
à ma rentrée à l'hôpital, la
mort d'André Blachère.

Le malheureux ! Il n'était pas
seulement pour moi un camarade et
un camarade de promotion, - c'était
un ami, un de ceux que j'aimais
le plus, et je le pleure du meilleur,
du plus profond de moi-même -

Mais Dieu ! comme tout d'un coup,
j'entre vois des places vides, dans
notre grand et beau Palais !

Je vous promets, Monsieur le
Batonnier, si je conserve la vie,
d'être au premier rang de ceux
qui regarderont nos chers absents !

Très cordialement,
Monsieur le Batonnier
à l'expression de
mes sentiments les plus respectueux

Perrin May